



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

33 | 2002  
Varia

---

### *Rameau le Fou*, adaptation de Pierre Charras, d'après Denis Diderot

Paolo Quintili

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/435>  
ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2002  
Pagination : 227-228  
ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Paolo Quintili, « *Rameau le Fou*, adaptation de Pierre Charras, d'après Denis Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 33 | 2002, mis en ligne le 13 décembre 2006, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/435>

---

Propriété intellectuelle

diderotien : « The question of legacy » (pp. 148-155). Quel est l'effet historique majeur de la pensée de Diderot sur le problème des monstres, moraux et physiques ? Après avoir observé que ses réflexions sont demeurées inédites jusqu'en 1830 (*Le Rêve*) — la tératologie venait de naître — Curran souligne le fait que dans les *Éléments de physiologie* s'esquisse une conception de la monstruosité novatrice, en tant qu'*anomalie*, opposée au *transgressif* ou à l'*anormal*. Cependant, cette conception demeure aussi inconnue jusqu'à l'édition Assezat-Tourneux (1875) : « a full forty years after the study of monster had become a science » (p. 149). A propos de la position secondaire ou marginale de ce sujet dans l'*Encyclopédie* par rapport à l'attitude différente qu'adoptera l'éditeur du *Supplément*, il faut remarquer qu'il s'agit ici non pas de Panckoucke (le libraire), indiqué à la note 9, p. 150, mais de Jean-Baptiste Robinet, philosophe qui avait un intérêt spécifique pour la question, ayant écrit plusieurs ouvrages qui touchaient la formation des êtres organisés (*De la nature*, 1762-66) — déjà émigré en Hollande —, ce qui expliquerait bien le traitement différent de la monstruosité, plus précis et étendu dans le *Supplément* que dans l'*Encyclopédie*. Au-delà de la signification proprement scientifique de la question, pour laquelle la position de Diderot ne semble pas avoir de place éminente dans l'histoire, en revanche, sur le plan philosophique le résultat est remarquable, voire unique : « Diderot's naturalisation of the monster produces an equivalence between human and monster. Like d'Holbach's view of monstrosity, Diderot's presentation of misshapen humans implicitly acknowledges a simple fact : that it is humankind's ability to identify the other that creates monsters [...] Diderot struggled against this 'nomination du visible' as Foucault would call it. For him, the monster although irreducibly *other* — and somehow unlike any other form of life — became a philosophical tool : generated at will to lecture us on the precariousness of our existence and the self in *Le Rêve* and philosophically omnipresent, an emblem of our non-status within the cosmos, in the *Éléments* » (p. 153). Le prix du travail de Curran est tout entier dans la mise en relief de cette *legacy* diderotienne qui permet à sa postérité de s'élever à l'acquisition d'un regard ferme sur le statut de contingence qui régit la « nature humaine », dans ses origines et ses buts, en tant que « most intriguing expression of matter » (p. 155). Et, au-delà des défauts formels de ses synthèses, ce n'est pas le moindre mérite de ce livre.

Paolo QUINTILI

*Rameau le Fou*, adaptation de Pierre Charras, d'après Denis Diderot. Du 19 mars au 4 mai 2002 au Théâtre 14, Paris. Direction d'Emmanuel Dechartre, avec Yves Pignot, mise en scène de Nicolas Briançon, lumières de Gaelle de Malglaive.

Ça y est ! il est revenu, dans toute la splendeur de sa bassesse. *Rameau le Fou*, nous l'avons admiré, grâce à la gentille invitation de l'ami Olivier Bloch, dans la mise en scène de N. Briançon au théâtre du quatorzième. C'était mouvementé, vif, agaçant, énorme, ce *Rameau* d'Yves Pignot. Un monologue, au lieu de la confrontation de Moi et Lui ; un discours « qui met tout en miettes » en rassemblant les facettes dispersées des deux à la fois. Un bon embonpoint, ensuite, n'empêchant pas le comédien d'être habile dans la gestuelle qui fait, on le sait, tout le prix de l'ouvrage et le désespoir des acteurs. Un acte unique. Le choix de l'adaptateur a été fort soigné, dans l'entrecroisement des moments dialogiques. Les lumières aussi. L'aliénation du personnage, la corruption des mœurs, l'empathie et la répulsion qu'il suscite, etc. étaient là. Ça choque, ce *Neveu*, ça irrite, et tel est son

meilleur effet : des spectateurs se sont levés avant la fin du spectacle, pas nombreux. C'était un Neveu comme il faut. En somme, bravo à Yves Pignot, qui sans doute fait de son mieux, après la vieille version théâtrale de Pierre Fresnay de 1963. Dommage pour tous les diderotistes et les diderotiens, de l'avoir raté. Et lisons alors ces quelques lignes intitulées *Note d'intention de l'auteur de l'adaptation* : « La tentation de l'Auguste. *Le Neveu de Rameau* est un dialogue entre Lui et Moi. Il est rare qu'en littérature lorsque l'un élimine l'autre, ce ne soit plus Moi qui survive. C'est aussi qu'il ne s'agissait pas ici d'un combat mais d'une promotion. Moi n'était là finalement que pour présenter Lui, pour le relancer, pour lui envoyer quelques balles. Un faire-valoir, un clown blanc, rien de plus. Un pied que nous gardons dans la raison. L'époque n'est plus aux comparses. Les augustes se présentent seuls dans les boîtes lumineuses qui assourdissent nos salons et sur les scènes, parfois démesurées, de nos théâtres. Ils nous parlent effrontément les yeux dans les yeux de leurs certitudes, de leurs désirs, de leurs terreurs. De l'argent aussi. Souvent. Pour rire. Pour faire rire. Notre Rameau ne fait pas autre chose. Avec, tout de même, en plus, comme de la chair, un tremblement de l'humanité. De la littérature. Comme s'il avait emprunté au clown blanc disparu sa larme au crayon gras pour le coin de son œil et son croissant de lune pour en décorer son chapeau. Il s'avance vers nous, de face. Nous n'assistons plus distraitemment à une plaisante conversation. Il est là. Il nous tient. Il peut ainsi à tout loisir nous montrer l'étendue de ses connaissances, le nuancier de ses travers et, nous laissant entrevoir l'échec de sa servitude, nous donner, en creux, de furieuses envies d'être libres. Mais, dans le même temps, il nous invite à la bassesse. C'est tentant ». Ceci, de Pierre Charras. Ensuite la *Note d'intention du metteur en scène* : « Tête à tête, face à face avec le fou. Nous ne sommes plus protégés par moi. Moi, c'est nous. C'est nous qui opposerons à Rameau nos objections, notre morale, nos sentiments. Nous n'assistons plus à cette joute de façon détachée, nous serons au cœur de la tourmente. Gare aux clichés, aux idées toutes faites, au "politiquement correct". C'est le talent de Pierre Charras de nous avoir placés face au monstre. Seul à seul. On pense à Céline, bien sûr. Dans sa violence, sa misanthropie, sa noirceur, mais aussi sa malice et son intelligence lucide. Rameau, clochard terrible, nous renvoie à nos compromissions et à nos paradoxes. Un immense coup de pied au cul. Monter Rameau le Fou, c'est poursuivre un travail entamé avec "Jacques et son Maître", c'est retrouver Yves Pignot, immense comédien, mon maître, le maître de mon "Jacques". C'est essayer de retrouver dans le spectacle la jubilation et la liberté, l'originalité et la modernité éternelle de Diderot ». Les mots de Nicolas Briançon sont touchants, pertinents, on est d'accord. Une proposition resterait à faire : produire une cassette vidéo, un DVD de cette réalisation qui interprète si bien le personnage et le texte de Diderot, la rendre reproductible. Une seule critique : l'absence du monologue sur l'or et sur son pouvoir — rappelons-le « De l'or, de l'or ! L'or est tout ; et le reste, sans or, n'est rien. Aussi au lieu de lui farcir la tête de belles maximes qu'il faudrait qu'il oublîât, sous peine de n'être qu'un gueux ; lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui. Je tire le louis de ma poche. Je le lui montre avec admiration. J'élève les yeux au ciel. Je baise le louis devant lui. Et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix ; je lui désigne du doigt tout ce qu'on en peut acquérir, un beau fourreau, un beau toque, un bon biscuit. Ensuite je mets le louis dans ma poche. Je me promène avec fierté ; je relève la basque de ma veste ; je frappe de la main sur mon gousset ; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là, que naît l'assurance qu'il me voit » — l'aliénation de notre Fou serait ainsi merveilleusement représentée.